

L'idéal chinois est mort. Du moins l'idéal chevaleresque tel que le conçoit Liang Chaoqun, professeur d'arts martiaux traditionnels chinois établi depuis quinze ans en France. Écartelé entre trois cultures, celle, fantasmée, des prouesses de robins des bois chinois et de leur code d'honneur illustré dans des œuvres comme celle de l'écrivain Jin Yong ou du roman picaresque « Au bord de l'eau », celle d'une Chine contemporaine où l'empereur yuan règne en maître incontesté d'enfants-rois décérébrés par la quête du succès matériel, et celle d'une France, où le Kung fu n'a guère droit de cité que dans de médiocres films de genre.

Transcender le vulgaire

Fruit non désiré de la période de la grande famine des années soixante, Liang Chaoqun est né au sein d'une famille modeste de la province de Canton, dans une petite ville portuaire anciennement comptoir français. Le dernier de cinq frères, il est prénommé Chao, comme la bouche de trop à nourrir (ce que suggère la graphie du caractère d'écriture). Très jeune pourtant, il fait preuve d'étonnantes prédispositions et d'une réelle fascination pour les arts martiaux. Les parcours d'irréguliers ne sont pas à une contradiction près, et c'est dans le giron d'un célèbre rebelle de Hong Kong que le jeune Liang décide d'inscrire ses pas. De là est née sa vocation pour les arts martiaux. Bruce Lee l'autodidacte anticonformiste des arts martiaux deviendra le moteur de celui qui prendra son contrepied total et qui embrassera un lourd héritage traditionnel pour incarner la quatrième génération de son école. Fruits du hasard ? Ce sera bien en France - dont sa ville natale porte encore les stigmates d'une présence dont elle força le bail - qu'il s'expatriera pour offrir ce qu'il a coutume d'appeler le trésor des arts martiaux traditionnels chinois.

Aujourd'hui Chinois de France et Français de Chine, la vie de Liang Chaoqun cristallise le dilemme de nombreux membres de cette diaspora qui a essaimé jusqu'aux endroits les plus reculés et inhospitaliers de notre planète, colportant dans leur besace une tradition qui colle à la peau, et dont ils seraient les ambassadeurs sans lettre de mission, en mission clandestine, abandonnés par un empire du milieu laissé en jachère depuis 1949. Cette Chine

que Liang Chaoqun porte au plus profond de lui, est une chimère. Et pourtant, c'est une chimère bien présente, à laquelle il consacre son existence, une Chine-mère ineffable et rêvée à laquelle il faut pourtant donner vie et qu'il faut rendre intelligible auprès des non-spécialistes. Liang Chaoqun est un interprète sans partition, gardien d'un idéal réconfortant dans une société où sans valeur, notre congénère est voué à sa perte. Et il faut tout le doigté et la souplesse d'un maître d'arts martiaux pour faire revivre les mythes d'une époque et leur donner cette portée universelle qui transcende le vulgaire. Si par chez nous le Kung fu prête à sourire, Liang Chaoqun le rend noble et beau.

La tradition en héritage

Liang Chaoqun est un « born again », et c'est à l'âge de quinze qu'il connaîtra sa résurrection. Il quitte alors sa famille, et entreprend un périple en train de plusieurs jours, en assis dur si caractéristique des wagons chinois de l'époque. Il abandonne la région qui enfanta les arts martiaux rustiques du Sud de la Chine, pour partir à la rencontre de son futur maître. Telle son idole Bruce Lee, ce sont les gracieuses et agiles disciplines du Nord qui emportent sa faveur, et qu'il va pratiquer de nombreuses années durant sous la férule de l'autoritaire Wan Laisheng, dit l'homme aux sept maîtres ou le tigre septentrional.

Les mythes sont nombreux qui mettent en scène des personnages célèbres des arts martiaux, et on ne compte pas les anecdotes plus ou moins vraisemblables ou les pouvoirs surnaturels prêtés à telle ou autre de ses figures. Contrairement aux prouesses chevaleresques qui peuvent peupler l'imaginaire des Européens, pétris d'exploits arthuriens et de tables rondes moyenâgeuses, il est question, dans le panthéon chinois des arts martiaux, de personnages non fictifs, de chair et d'os, dont beaucoup se sont distingués au cours du premier vingtième siècle. Ainsi, à l'instar de Wan Laisheng ou de son propre maître Du Xinwu, les héros des romans de cape et d'épée ou des séries télévisées mettant en scène leurs exploits et les valeurs de courage, de justice et de probité morale qui les animaient, sont-ils monnaie courante et façonnent l'imaginaire collectif chinois.

Représentant du Style Naturel (*Ziran Men*), Wan Laisheng était également spécialiste de nombreuses autres

écoles et du maniement d'armes, dont, ce qui fascine au plus haut niveau le jeune Liang, les armes de jet (*An Jing*). Les arts martiaux traditionnels chinois peuvent être divisés en style interne et externe, style du Nord et du Sud, le Style Naturel appartient aux influences du Nord, et à l'interne. Cette discipline, contrairement aux écoles de Shaolin et de Wudang, ne met pas l'accent sur la pratique des formes codifiées, mais bien sur le combat. Ainsi, le deuxième héritier de ce style, le dénommé Du Xinwu, fut-il par exemple garde du corps de Sun Yat-sen et considéré comme le meilleur combattant de sa génération. Maître Wan Laisheng était à son tour l'unique héritier de cette figure légendaire, avant de confier ce lourd héritage à son meilleur disciple.

Prophète en terre profane

Alors pourquoi ce disciple a-t-il parcouru l'espace qui sépare la Chine de la France pour enseigner à des étrangers n'y entendant rien aux arts martiaux traditionnels chinois, et leur inculquer cette pratique si exigeante et si éloignée de leurs standards? Et introduire l'un des styles les plus énigmatiques et hermétiques aux yeux d'un occidental : le *Ziran Men*? Peut-être parce que la Chine qu'il porte en lui, cette Chine inculquée par son célèbre maître, est belle et bien aujourd'hui disparue.

Après être resté six années auprès de son maître, Liang Chaoqun décide alors, avec l'aval de ce dernier, de poursuivre son apprentissage des arts martiaux en menant une vie itinérante auprès de nombreux autres maîtres de disciplines différentes. Le parcours de l'expert en arts martiaux est ainsi fait qu'un beau jour son propre maître lui confie n'avoir plus rien à lui apprendre, et il est coutume de parfaire sa formation en s'ouvrant à d'autres traditions et en confrontant ses propres connaissances. En d'autres temps, pas si lointains ni même totalement révolus, c'était la période des duels.

Liang Chaoqun remporta par la suite la première compétition organisée au Mont sacré Wudang en 1991, ce qui lui vaudra une renommée toute soudaine, et éclairera d'un jour nouveau ce style confidentiel qu'est le *Ziran Men*. Ce fut également l'occasion pour Liang Chaoqun d'exporter son savoir hors des frontières de Chine, puisqu'il ne tarda pas à recevoir plusieurs invitations à se

rendre à l'étranger. Si l'avenir lui souriait en Chine où il avait déjà de nombreux élèves, Liang Chaoqun décide cependant de s'ouvrir auprès de son maître de l'opportunité de se rendre à l'étranger. La réponse est immédiate : « Si les arts martiaux sont originaires de Chine, ils n'en demeurent pas moins un trésor universel. De plus, les arts martiaux, loin d'opposer les hommes, ont vocation à les rapprocher, et tu as désormais l'opportunité de jeter l'une de ces passerelles fraternelles, sache la saisir ». Fort de ces paroles optimistes, c'est sans hésitation que Liang Chaoqun s'embarque pour la France où un tout autre avenir l'attend. Partir de zéro, une fois de plus, et en terre profane. C'est une mission d'évangélisation, à rebours, que se fixe, inlassablement, l'ambassadeur du Kung fu. À ceci près que c'est un travail solitaire qui s'engage alors, et qu'il ne faudra compter ni sur la France, et encore moins sur la Chine qui a d'autres chats à fouetter, pour bâtir cette fameuse passerelle entre les peuples. La foi chevillée au corps, c'est riche de 50 dollars US que Liang Chaoqun débarque en France, en 1996. Pauvre de tout, mais animé d'une confiance inébranlable en ses arts martiaux, c'est pétri de courage que Liang Chaoqun part à la conquête des cœurs et des esprits français. *Xin Yi Xia Yong* (心意俠勇), courage et esprit chevaleresque. Sans un mot de Français, sans famille ni ami sur place, de toute façon rien ne pourrait être aussi rigoureux que l'enseignement qu'il venait d'affronter durant de nombreuses années sous l'autorité d'un maître certes renommé, mais aussi extrêmement exigeant.

Cependant, le choc culturel auquel il n'était pas préparé éperonna le jeune professeur dès ses débuts. Chinois certes, mais Chinois comme les autres, car l'étiquette de maître allait devoir se gagner de longue haleine, et non plus aux yeux de ses pairs, mais bien à l'aune du marché. Comme simple entraîneur, c'est avec ténacité et persévérance que le professeur s'ingénie à éduquer les esprits barbares, et à pétrir aussi bien leur comportement que leur corps en les initiant aux arcanes des arts martiaux traditionnels chinois. Bien plus qu'un sport, c'est vers la philosophie, la littérature et l'histoire de la Chine que Liang Chaoqun invite ses élèves à se rapprocher, grâce à de nombreux échanges, toujours plus informels, et bien souvent dans un restaurant chinois, vecteur par excellence de la

culture traditionnelle. Car le Chinois enseigne par l'exemple, ce qui ne lasse pas de fasciner l'esprit spéculatif qui est celui des occidentaux. La magie s'opère rapidement, et un groupe de fidèles se constitue auprès du maître. « Comment doit-on vous appeler ? » devient l'une des premières questions que pose l'élève nouveau genre, dont le premier réflexe était auparavant de demander le prix de la cotisation. « Appelez-moi Chaoqun, mais si c'est trop compliqué, Shifu ira très bien également ! ». Shifu, en Chine, c'est le chauffeur de taxi qu'on appelle shifu...

« Une simple étincelle peut enflammer la prairie »

Comme il était impossible pour lui de changer la mentalité de ses élèves occidentaux, Liang Chaoqun commença à adapter son enseignement, et à définir une nouvelle méthode pédagogique. Mais la pression principale qu'il dut subir à cette époque ne venait pas des élèves : à ce moment là les arts martiaux traditionnels chinois restaient encore relativement confidentiels, comparé aux disciplines japonaises par exemple. Le Karaté est très populaire en Europe depuis les années quarante et plusieurs centaines de milliers de personnes le pratiquent. Le Kung fu quant à lui, ne s'est distingué qu'à compter des films de Bruce Lee dans les années 70, et ainsi le Kung fu s'est-il

encore retrouvé jusqu'à récemment... sous la tutelle de la fédération française de Karaté ! Le comble pour un Chinois, dont le souvenir des sévices de l'armée japonaise durant près de vingt ans en Chine (massacre de Nankin, 1937) reste encore très vivace, même chez les jeunes générations.

Les Chinois qui ont choisi de vivre sur d'autres terres que les leurs ont enduré des expériences difficiles, et se sont souvent contentés de conditions précaires : la situation du jeune Liang en France n'a pas fait exception. Mais à force de persévérance, un public de plus en plus large s'est tourné vers les arts martiaux chinois, et la jeune et belle figure de ce Chinois récemment arrivé en France n'y fut certainement pas étrangère. Décidant de ne plus avoir à compter sur les autres pour déterminer où, quand et comment enseigner, Liang Chaoqun créa sa propre école d'arts martiaux chinois avec l'aide de quelques fidèles, qu'il baptisa du nom de son défunt maître : Wan Laisheng.

« Une simple étincelle peut enflammer la prairie », c'est la conviction intime de Liang Chaoqun qui continue contre vents et marées à diffuser l'enseignement et les valeurs d'une discipline pourtant largement oubliée en Chine et dont les représentants actuels se trouvent, dorénavant, à l'étranger. Nul n'est prophète en son pays.

